

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 76 (1949)
Heft: 1

Artikel: De la vaudaire et de quelques-uns de ses effets sur les dames de Lavaux
Autor: Budry, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226751>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De la vaudaire⁽¹⁾

et de quelques-uns de ses effets sur les dames de Lavaux

Par PAUL BUDRY

Nous avons le plaisir de publier un morceau inédit de notre érudit conteur épique Paul Budry qui fut le fondateur des « Cahiers Vaudois » de fameuse mémoire et écrivit entre autres d'inoubliables pages sur les « Guerres de Bourgogne »...

Le récit qui va suivre est tiré de La Chronique des Francs-licheurs du Vaudois à paraître.

CHACQUE fois que les Valaisans en ont assez de leurs mauvais esprits, ils les embarquent sur le vent et les envoient chez les Vaudois. Ainsi s'explique la vaudaire. Supposez que vous êtes sur le lac à muser dans un canot à tape-cul, vous ferez bien de mettre cap à terre dès que vous verrez prendre aux montagnes une couleur de viande gâtée et le lac virer à la lie de rouge avec des bandes vertes, faites-le vite, sans quoi vous aurez le plaisir d'être ramené par la vague et balancé proprement, avec votre tape-cul, sur un pylône du chemin de fer ou bien pulvérisé sur les rochers de Glérolles. Car on peut dire que la vaudaire fait sortir le lac de lui-même et les gens quelque peu aussi.

Mais c'est les dames qu'il faut voir quand ce vent de Satan commence à fourgonner sous les jupons, à siffler sous les portes, à gueuler dans les corridors, à tirailler sur les parties mal assurées des ménages : sarments, lessives, contrevents, vases à fleurs des balcons, poussettes et compagnie, à déménager tuiles, cheminées, seilles et bidons, et à déshabiller les platanes. Oh ! alors, s'en fait-il des « Mon té », des « Mon Dieu », des « Bonté divine », des « Misère de nous », des « Non

de ma vie », des « Où allons-nous ? » à travers les villages. Et ces dames de galoper, la quette au vent, à coter, à verrouiller, à mettre les crochets partout où il se peut, baratant sans rime ni raison, fermant les armoires à deux tours, serrant les robinets, grimpant l'escalier, et, sur la dernière marche : « Mais non, j'oubliais ! », et redescendant l'escalier quatre à quatre, et en bas : « Mais non, c'était bien ça ! », et regrimpant : « Ah oui, c'était pour ce pauvre Minet... Minet, Minet, où es-tu ?... Mais non, c'était bien à la chambre, ah non, à la chambre à lessive, mon Dieu non, au hûcher ! » et finissent dans la resserre aux oignons.

Certaines vous piquent la migraine, ferment les volets et se jettent en gémissant sous le duvet en se bouchant les oreilles.

Il y en a qui se sentent tout à coup des envies de sucre, qui décident de faire des caramels, des beignets, une omelette à la confiture, une tourte, et courent au magasin acheter du chocolat et de la cassonade.

Il y en a qui se sentent une envie de vin, qui courent retrouver les hommes à la cave, et qui font leurs dix-douze tours

¹ Sorte de fœhn vaudois.

de guillon en se grattant le dos au vase.

Il y en a qui éclatent de rire toutes seules et qu'on trouve sur le banc de la cuisine à se tenir le ventre.

D'autres qui éclatent en pleurs et qu'on trouve aux petits coins à se vider toutes les larmes du corps.

Il y a celles qui se mettent à l'harmonium et qui chantent des psaumes.

Il y en a qui tirent de la commode un album de photographies et qui repassent l'histoire de la famille, depuis le grand-père lieutenant qui avait les épaulettes en travers, jusqu'au cousin le dragon qui avait l'épaulette à franges, en pleurant sur chacun : ce pauvre Aramand, cette pauvre Alice, ce pauvre-ci, ce pauvre-là.

Il y en a qui prennent leur tricot et qui tricotent à corps perdu en lisant les ca-

tastrophes de l'Ancien Testament dans la Bible de mariage.

Il y a celles qui sortent un cahier du secrétaire et qui commencent une poésie sur le vent de la vie qui arrache les feuilles de nos journées.

Il y a celles qui parlent toutes seules dans la chambre en grondant quelqu'un qui n'y est pas.

Il y a celles qui se tiennent à cropetons à l'abri du mur du jardin, le tablier sur la tête, les mains jointes, en jetant un petit sanglot chaque fois que la vaudaire déplume une rose, fauche un pied d'alouette, casse un zinnia, effeuille un géranium.

Il y en a qui se rendent visite.

Il y a celles qui se font du café et qui oublient d'y mettre le café.

Il y en a qui rêvent à l'amour.

P. Budry.

Lettre au Syndic

Paris, le 25 août 1948.

Cher papa,

Je crois t'avoir déjà écrit qu'il était presque aussi difficile de trouver un appartement à Paris, que de dénicher un Vaudois qui ne possède pas la photographie du Général Guisan.

Tu comprendras donc que je fus plutôt embêté quand le Buffet me fit part de son désir d'en chercher un.

— Vois-tu, me dit-il, j'en ai plus qu'assez de vivre ainsi en chambre. J'ai toujours l'impression d'habiter chez ma belle-mère et ça me coupe l'appétit.

Comment résister à un tel argument ? Mais, d'autre part, comment se procurer un logis ?

Le Buffet suggéra d'aller voir toutes les concierges, les unes après les autres.

Il dressa un plan d'action détaillé, véritable manuel du parfait commis-voyageur.

Au bout d'un mois de visites, il avait vu quatre cent quarante-trois loges, caressé quatre cent cinquante chats de différentes couleurs, admiré deux cent vingt-neuf dentiers de tous prix et recueilli assez de confessions pour écrire vingt-sept tomes in-octavo sur la psychologie du locataire moyen. Mais d'appartement, point !

C'est alors qu'il eut la bonne fortune de rencontrer un peintre salutiste.

Cet artiste original était arrivé à Paris, à l'âge de vingt ans, avec l'intention de faire de la peinture de mœurs et d'atmosphère. Mais une timidité tenace l'empêchait de franchir la porte des bouges et cabarets où les mauvais garçons, qu'il rêvait d'avoir pour modèles, jouaient au poker, le couteau planté dans la table.

Un soir qu'il se rongait les ongles devant un bar de Montmartre sans pouvoir se décider à entrer, une idée lui vint brusquement, avec une telle force qu'il s'en mordit la langue : « Ce qu'il me faudrait,